

*Casanova / Rousseau. Lectures croisées.* Édité par JEAN-CHRISTOPHE IGALENS et ÉRIK LEBORGNE. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2019. Un vol. de 210 p.

Sous une couverture qui, déjà, donne à penser en juxtaposant un fragment du manuscrit de l'*Histoire de ma vie* à un extrait du manuscrit de l'Assemblée nationale des *Confessions*, ce volume constitue les actes des journées d'étude des 9 et 10 juin 2016, organisées par les éditeurs du recueil. Il se veut un hommage à René Démoris (premier universitaire à avoir comparé les autobiographies de Casanova et de Rousseau). En étudiant les lectures de Rousseau par Casanova, il s'agissait d'« éclairer l'imaginaire, les idées et les représentations littéraires de Casanova » (p. 13), en contribuant ainsi à l'étude de la réception de Rousseau. Il s'agissait aussi de savoir si le concept de « scène judiciaire » de l'autobiographie pouvait s'appliquer à Casanova.

Les dix contributions, organisées selon trois axes, prennent en compte les *Confessions* et les *Dialogues* de Rousseau, ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne* ainsi que sa comédie *Narcisse*. Pour Casanova, dans la mesure où ses textes présentent très souvent des éléments autobiographiques, l'essentiel de son œuvre publiée de son vivant est utilisé (son roman *Icosameron* excepté) ainsi que de nombreux essais qu'il n'a pas publiés.

Dans leur introduction, après avoir évoqué le caractère paradoxal de cette confrontation entre deux œuvres et deux auteurs que tout semble opposer, les éditeurs proposent un bilan des recherches antérieures et rappellent qu'un « beau lapsus » (R. Démoris) a souvent uni les deux écrivains en leur attribuant le même prénom (*Jean-Jacques* Casanova). Ils rappellent aussi que Rousseau n'évoque jamais Casanova et ne l'a jamais lu, alors que Casanova affirme lui avoir rendu visite à Montmorency, au printemps 1759 (ce dont les casanovistes doutent).

Les réflexions se construisent à partir d'un constat (« Casanova est à l'évidence un lecteur attentif des *Confessions* », p. 10), nuancé ensuite par J.-C. Abramovici puis par R. Brin : « [...] la place qu'occupe Rousseau dans l'œuvre de Casanova a des contours incertains. Présence diffuse, paradoxale [...] ; le Vénitien d'évidence connaît l'auteur des *Confessions* mais cherche à tout moment à s'en démarquer, à repousser une filiation gênante. » (p. 111)

Le premier axe concerne « Les thématiques littéraires communes et les oppositions » (articles de F. Rosset, S. Denieul et C. Francès). Le second axe interroge « la défense de soi » (J.-F. Perrin, J.-C. Igalens, R. Brin, J.-C. Abramovici). Le troisième est franchement thématique, avec des réflexions sur la vieillesse (S. Rothé), la musique (M. Delon), la mélancolie et la rêverie (É. Leborgne).

F. Rosset en confrontant l'*Istoria delle turbolenze della Polonia* (1774) de Casanova avec les *Considérations sur le gouvernement de Pologne* (rédigées par Rousseau en 1770-1771, éditées en 1782) nous permet de découvrir en Casanova un témoin indépendant et très bien informé des réalités polonaises, alors que Rousseau a mis sa plume au service de ceux qui luttent contre les ingérences de la Russie et de la Prusse.

Les neuf autres études soulignent des différences de nature entre les deux projets autobiographiques : Rousseau en appelle au jugement de Dieu et à celui d'un lecteur impartial, alors que Casanova développe – on ne s'en étonnera pas – des stratégies de séduction et de contournement de l'autorité (J.-C. Igalens, R. Brin, S. Rothé). Si Casanova assimile les paradoxes de Rousseau à des sophismes, il attribue à ses propres paradoxes une capacité à faire penser (S. Denieul). Dans l'écriture de la vieillesse, la recherche d'une consolation pourrait rapprocher les deux autobiographes, mais Casanova vise encore une jouissance, tandis que Rousseau est en quête de « recentrement », de l'éveil « d'un sentiment intérieur » (S. Rothé, p. 128). Le rapport à la musique marque à nouveau cette différence : pure audition pour l'un, jouissance érotique, autant visuelle qu'auditive, pour l'autre (M. Delon). É. Leborgne propose cependant *in fine* une lecture freudienne des liens entre la « jouissance passive » de la rêverie

rousseauiste et deux récits, par Casanova, de retours mélancoliques dans des lieux où il a été heureux.

C. Francès exprimait un doute : « Établir un dialogue entre Rousseau et Casanova paraît voué à l'échec tant tout semble les opposer » (p. 48). Son article, comme l'ensemble du volume, offre des réponses convaincantes à cette inquiétude. Cependant, l'absence de références précises aux *Confessions* dans l'œuvre et la correspondance de Casanova ne demeure-t-elle pas problématique ? S'il en avait vraiment lu la seconde partie, Casanova n'aurait-il pas, à un moment ou un autre, évoqué le séjour de Rousseau à Venise ?

GÉRARD LAHOUATI